De la Casbah d’Alger

Alger, une ville moderne

Alger constitue un exemple bien réussi de ville métropolitaine du XXe siècle, ses parties compo-
sant des entités séparées et bien reconnaissables, dont l’ensemble s’avère armonieux. Dans la
vaste courbe de la baie la ville coloniale s’est éta-
bien par extensions séparées, s’entrelaçant avec
la structure linéaire des axes de communication.
Le décor typique de l’architecture française du
XIXe siècle et ses mises à jour du XXe caractéri-
est la ville par une empreinte d’uniformité, qui
mêle les ensembles anciens, les équipements et
les survivances de l’environnement naturel.
Dans le même temps, Alger représente un des
exemples les plus bruts de réaménagement ur-
banistique du XIXe siècle. Aux bons résultats de
la ville moderne font pendant les mutilations profon-
des qui ont frappé le territoire prémoderne dans
son ensemble. Alger a dû expérimenter, à partir de
1832, le côté destructif de l’urbanisme euro-
péen, dont la composante française est parmi les
plus marquées.

L’opposition entre ville moderne et ville précolo-
niale fut très intense et reste vive aujourd’hui. Le
front de mer illustre particulièrement bien la réussite de la ville moderne à travers la destruction de
l’ancienne. En révélant à l’instant la structure li-
néaire du nouveau organism urbain, il représente
l’image la plus connue et racinée de la ville colo-
niale, que seul à nos jours on a cherché de rempla-
cer avec le grand symbole, abstrait de tout rapport
avec la ville, du monument Machqan Ech Chadih.

Le front de mer constitue un exemple très bien
réussi de la synthèse entre les réalisations des
Ponts et Chaussées et de l’architecture citadine. Il
est composé par la palazzata et par les arcades
qui font la promenade du XIXe siècle le long de
la baie, s’appuyant sur une théorie de grandes
sous arcades (les sol-disantes voûtes), qui suivent
une ligne brisée de 1500 mètres environ (au-
jourd’hui rue d’Angkor et rue des Frères Kara),
marquant la limite de la forte différence de niveau
entre le port et la grande promenade à arcades
(aujourd’hui boulevard Cabral, Che Guevara, Zir-
rout).

Les sous-arcades de la promenade, percées par
des ouvertures, des pièces et passages creusés
dans l’épaisseur du terre-plein, englobent pièces
et préexistences prémédières. Leur façade, qui a
été réalisée pendant les années 1860 par l’archi-
tecte en chef de la Ville d’Alger, Chassériau en
style Néoclassique, est animée par la présence
de rampes véhiculaires et des escaliers piéton-
niers.

Le front de mer est en même temps l’un des lieux
où le contraste entre la ville ancienne et la ville
nouvelle s’est avéré le plus aigu. En bouleversant
la base de la pente côtière vers la mer, il a effacé
l’un des lieux les plus complexes et significatifs de
la ville barbare, où s’alignaient en séquence:
la plupart des bâtiments religieux et civils majeurs,
les remparts, les fortifications et les faubourgs ex-
tra moenia au sud de la ville.

La radicalité des démolitions qui ont affecté la vil-
le, les remparts et le côté sud du territoire extra
moenia le lendemain de l’occupation militaire fran-
çaise ne réside pas seulement dans l’extension du
réaménagement, mais dans l’intensité de la ruptu-
re que l’installation des nouveaux bâtiments a créée
entre la médina et la ville nouvelle.

Il ne s’agit pas d’uneRestructuration du bâti ancien
e d’un plan d’extension de la ville, mais d’un véri-
table «affrontement entre deux villes», suivant la
definition de F. Cresti, les termes duquel sont
donnés par la différence radicale qui existe entre
deux cultures urbaines (l’islamique et la françai-
ses) et par la volonté de domination exprimée par
la deuxième.

Dans le cas d’Alger (et d’une façon similaire à ce
qui se passera dans les années suivantes en plu-
sieurs autres villes d’Algérie) à l’application des
critères d’urbanisme modernes l’époque vient
s’ajouter une détermination explicite, qui vise à in-

LA VILLE D’ALGER EN 1969.
valider les formes architecturales et les destina-
tions d’usage propres au territoire précolonial.
Il ne fait pas une si grande différence que dans la
ville nouvelle les mêmes caractères de l’architec-
ture maghrébine qui avaient été niés par l’urbanis-
me «hygiéniste» se soient à la fin révélés si puis-
sants au point de s’inscrire dans le patrimoine gé-
nétique de la nouvelle architecture, et d’être im-
portés en Europe en tant que «mauresque».
Un témoignage extrême de ce côté «politique» de
l’urbanisme français en terre d’Algérie peut se lire
dans le destin qui à touché la résidence de campa-
gne du dernier gouverneur de la Régence Ottoma-
ne, le dey Hussein, non pas démolie, mais dépay-
sée car comme retenue en otage au plein milieu
de la cour intérieure d’une caserne de l’armée
d’occupation (aujourd’hui le lycée dans le quartier
d’Hussein-dey).
Les changements dans la médina d’Alger (la soli-
disante Casbah) ont été radicaux. Ils ont entraîné
la démolition des plus importants bâtiments du
gouvernement, du culte et du commerce, qui se
concentraient dans la partie basse de la ville et le
long du souk, rangé le long de la rue qui reliait la
porte sud (Bab Azoun) et la porte nord (Bab El
Oued) des remparts.
Suant l’habit islamique, la ville était marquée à
son intérieur par la spécialisation fonctionnelle en-
tre les quartiers d’habitation, placés sur les ha-
teurs, et le centre des activités civiques et reli-
gieuses, placé en bas. La Casbah ressort mutliée
par la transformation coloniale : l’ouverture de la
place du Gouvernement (une partie de la place
des Martyrs d’aujourd’hui) et l’agrandissement du
port ont privé la ville de son centre, coupant le ré-
seau de la voirie qui reliait l’habitat sur la colline à
la mer.
La partie de la médina qui survit aujourd’hui, cul-
minant par la Casbah précisément dite (la forter-
esse qui dominait les remparts de la vieille ville),
demeure quand même une partie considérable de
la ville barbaresque, mais en tant qu’un corps pri-
vé de sa tête. Son intégrité est à peu près conserv-
vée à l’exception de quelques rues qui la péné-
trent, percées à l’intérieur des bâtisses ancien-
nes. Rarement les édifices qui s’alignent le long
de ces axes sont bâtis complètement à nouveau.
Le plus souvent, la transformation s’est limitée aux
corps qui donnent directement sur la rue, comme
d’habitude dans l’urbanisme européen de l’âge.
Quelques autres rues et élargissements ont été ré-
gularisés par l’agrandissement et par le réaligne-
ment des façades, à travers l’élimination des en-
corbellements des maisons introverties et par l’ou-
verture de fenêtres régulières à l’extérieur.
Dans le cadre de ces changements, la médina cesse d’être la ville par excellence pour endosser
le cachet de quartier indigène qui est à l’origine de
la marginalité qui l’affecte à nos jours.
Transformations d’une incisivité pas du tout infé-
rieure ont touché les environs de la cité.
Leissant réseau des fortifications et des bâti-
ments militaires crée pour une défense visant à la
mer, étendu sur une quarantaine de kilomètres le
long de la côte, a été morcelé. Ses éléments, soit
t à l’intérieur, soit à l’extérieur de la ville, ont suivi
destinées individuelles : la démolition, la transfor-
mation ou l’abandon.
La constellation des résidences d’été du Fatç, les
coteaux qui entourent la ville en séparant la côte
de la plaine de la Mitidja, fût oblitéré par l’aménaga-
ment du Grand Alger, qui de plus a effacé le
réseau des ruelles et des sources qui faisaient fonc-
tion de points culminants aux carrefours des parc-
cours anciens.

La Casbah, une périphérie interieure

Aujourd’hui ce qui survit de l’ancienne médina, de-
venue un élément étranger à l’intérieur de la ville
moderne, témoigne d’une marginalisation sortie
de deux causes bien distinctes : le caractère de
quartier indigène, héritage de la ségrégation col-
niale, et son sceau contemporain de périphérie in-
térieure de la métropole, concentration d’habitat en état de dégradation, desservi par équipements obsoletes et «couche basse» du marché du logem
ent. Le rôle de périphérie intérieure est un caractère assimilant la Casbah à l’histoire récente d’autres centres historiques de la Méditerranée, tels que Gènes et Palerme, mais le phénomène atteint à Alger sommets pas rejoint d’ailleurs.
Au lendemain de l’indépendance du pays la Casbah, quitée par un grand nombre de ses habitants qui s’installèrent dans les quartiers européens, fut affectée par un puissant mouvement d’immigration de population rurale, qui prit possession des immeubles anciens dans un état de tempora
dité perpétuelle. En 1980, d’après l’étude de l’Atelier Casbah 1 comptait, dans les 30 hectares environ du bâti ancien, plus de 60.000 habitants, par rap
port aux 30.000 que l’on comptait dans les 46 hecta
res de 1830. La densité de la population est au
jourd’hui de 1800 habitants à l’hectare (avec des
valeurs limites à 3500), face à une densité de 646
habitants à l’hectare en 1830.
L’état de sur-occupation extrême (les maisons mono-familiales sont utilisées par 4-10 familles), a la fois avec l’introduction des réseaux des équipe
ments (eau courante et électricité), dans un milieu
marqué par l’absence totale d’entretien du bâti,
on entraîné une surcharge que les édifices du
quartier ne peuvent pas soutenir.
L’entassement des facteurs de dégradation du mi
lieu urbain, des bâtisses, de l’environnement et du
milieu social a interrompu le cycle vital de la Cas
bah, déclenchant un processus de dégénération qui mène à l’utilisation des édifices même en l’ab
sence des standards minimum d’habitabilité et à
abandonner les maisons lors de l’effondrement des
structures.
Djaffar Lesbet a décrit et analysé les phénomènes sociaux qui marquent la Casbah d’aujourd’hui, évoquant le cercle vicieux qui relie l’effondrement des maisons à l’espoir d’assignation d’un loge
ment public, la myopie d’une politique encore en
gagée dans la démolition des édifices ordinaires (la «réhabilitation par le vide») et le caractère maintes fois publicitaire et inefficace des projets rédigés pendant les dernières années.
Les opérations publiques de type exemplaire, qui ont été programmées dans les années passées et mises partiellement en oeuvre, n’exercent qu’une influence très réduite dans le but d’arrêter ou du
moins freiner ce phénomène. Les résultats obte
nus sont limités et s’avèrent inadéquats pour bou
leverser une tendance générale diamétralement
opposée.
Dans la médina d’Alger, le phénomène des écrou
lements accidentels et des démolitions est en aug
mentation et a atteint une dimension effrayante.

Le nombre de maisons tombées à cause de leur
vétusté peut être estimé à l’aide de pourcentages
daux chiffres par rapport au patrimoine dans son
ensemble qui en 1980 comptait, à l’intérieur du
soi-disant «petit périmètre» établi par l’Atelier Cas
bah, 1700 édifices, parmi lesquels 1200 d’origine
de la période précoloniale.
Cette véritable industrie de la démolition rapide demande techniques particulières: pour l’éloigne
ment accéléré des décombres on construit des
voies provisoires placées en hauteur, a côté des
impasses, des ruelles et des rampes, qui menent
jusqu’à la rue véhiculaire la plus proche.
La pente qui limite le quartier de la Marine, dont le réaménagement prévu par le plan Socard et par
tiellement mis en œuvre dans les années 1935-50 reste inachevé, présente un vaste front de démol
ions. On continue la démolition du quartier Lalaha
oum (l’ancien Zoudj-Ajoune), à l’arrière de la pla
cé des Martyrs.
Mais, le plus souvent, on observe un grand nom
bre de démolitions épars à l’intérieur de la Casbah, seul dirigées par la loi géographique des
effondrements, donnant la priorité aux édifices qui
furent transformés avec réalignements et surhaus
sements à l’époque coloniale.
Dans les lacunes qui résultent des maisons tom

LA COUR INTÉRIEURE D’UNE MAISON INTROVERTIE.
bées, limitées par les murailles des bâtisses qui restent debout, la municipalité aménage quelques espaces publics en aires de jeux. Ne trouvant pas d’écho chez les résidents, ces espaces se transforment rapidement en terrains vagues consacrés aux ordures.

Dans les lacunes intérieures plus vastes, reconnues comme des lotissements à bâtir quelques-uns, on construit des nouveaux bâtiments d’habitation, suivant critères qui en font des objets étrangers au milieu urbain existant.

Tandis que l’impératif de préservation de la Casbah comme un ensemble unitaire apparaît un principe accepté en général — même si plutôt dans l’entourage international qu’en Algérie —, la réalité des événements se montre tout à fait différente. Le quartier n’a pas encore été enregistré en tant que « site historique classé » au terme de la loi fondamentale de 1967 relative aux fouilles et à la protection des sites et monuments historiques et naturels; entre-temps la disparition de pièces considérables de la médina est un événement quotidien, pas sans l’aide des autorités préposées à la sauvegarde, poursuivant à programmer et à mettre en œuvre plans de démolition des maisons vétustes.


La maison citadine introvertie

La nécrose de la Casbah ne doit pas être imputée seulement à la dégradation et à la marginalité urbaine et sociale dont la médina souffre au sein de la ville contemporaine.

Un handicap déterminant par rapport à la décadence du quartier est constitué par l’obsolescence de la maison citadine introvertie, qui s’adapte avec beaucoup de difficulté aux standards du logement contemporain. Cette obsolescence s’exprime par deux facteurs: le premier est d’ordre culturel et le deuxième est d’ordre contingent, puisqu’Il se rapporte à la demande de logement actuelle.

Le choix du style de vie urbaine à l’européenne, la diffusion du travail salariés et la perte d’importance des activités domestiques ont invalidé, déjà à partir du siècle passé, la famille patriarcale et, par conséquence, aussi l’habitation dont les pièces sont groupées autour de la cour protégée, le wested-dar, dont la fonction survit dans les centres historiques à densité mineure (à l’exemple de Cherchell). La poussée de la population dans la ville d’Alger de plus en a nié la fonction, à cause de la cohabitation de plusieurs familles étrangères entre elles, forcées de vivre dans le même édifice.

La cour à portiques a été déclassée du rôle de cœur de la maison pour devenir un espace de distribution indéfini et superflu.

La maison introvertie à plusieurs étages, l’habitation maghrébine dont la généalogie renvoie au type de la maison à cour gréco-romaine — diffusée en Afrique du nord dès le IIe siècle av. J.-C. — et au modèle des premières installations islamiques en Mésopotamie et en Égypte (VIIIe-IX siècles), s’impose dans la Casbah en tant que le type d’habitation dominant et presque exclusif.

Les maisons se composent, en général, d’un rez-de-chaussée, de deux étages d’habitation et sont complétées par un sous-sol (avec citerne et cave) et par une terrasse habitable. Le développement en hauteur des édifices (qui est l’un des plus poussés parmi les villes maghrébines) dérive d’un processus de densification postérieur au XVIe siècle.
comme en témoignent alors les descriptions de la ville²⁶. La forme actuelle des maisons de la médina remonte, dans la plupart des cas, au XVIIIe siècle.

La disposition intérieure de l’immeuble prévoit, selon la norme, quatre chambres principales d’habitation à l’étage (complétées par quelques pièces utilisaitées dans les coins) qui s’ouvrent chacune sur un des quatre côtés de la cour et auxquelles on accède au rez-de chaussée par le portique, et aux étages par la galerie (s’hine).

A partir du passage-vestibule (driba) et à travers un dégagement en chicane (sqiffa), on accède à la cour à portiques (west-ed-dar), qui demeure le centre de la maison et sa véritable façade architecturale. Les façades donnant sur la rue (généralement une ou deux) sont presque aveugles, se caractérisant par la présence d’encorbellements et d’excroissances qui témoignent de la nature très articulée des murs qui abritent à leur intérieur les renforcements des placards et du k’bou, la niche qui est le lieu principal de la pièce d’habitation.

Les éléments de composition, le style architectural et le langage de l’ornementation des bâtisses se répétent sans variation, inchangés depuis leur apparition et s’avèrent bien éloignés d’une évolution typologique et architecturale semblable à celle qu’on observe dans l’architecture européenne⁷¹.

Dans la maison typique de la médina on reconnaît, dans une forme réduite et simplifiée, les mêmes éléments et caractères qui paraissent, plus riches- ment développés, dans les palais et dans les villas d’été, par rapport aux quels le type urbain apparaît comme une synthèse, limitée par l’étroitesse des lotissements à l’intérieur de la ville et par un investissement économique inférieur dans la construction.⁷²

Dans les îlots on reconnaît les conditionnements supplémentaires dus à la densification de la surface. Le plus souvent les maisons sont limitrophes et partagent un, deux ou trois murs mitoyens (ne s’agissant presque jamais du même mur, mais de l’adossement de murs independants). De plus, quand une nouvelle maison vient de se bâtir dans un site étroit, elle prend possession de quelques pièces de la bâtisse voisine, qui appartiennent souvent au même milieu familial.

Le type est soumis à une synthèse et se modifie par rapport aux contraintes qui dérivent de la prolifération de maisons similaires et voisines dans l’espace limité de l’îlot. Il en résulte le bâti continu qui forme le caractère dominant de la Casbah, composé d’édifices qui se rapprochent au type «portant» (c’est-à-dire développé sans contraintes), soit dans le cas de l’installation sur un lotissement vierge, soit dans le cas de la ré-utilisation de murailles déjà existantes sur place. L’analyse menée par l’Atelier Casbah, qui a mis à l’évidence ce processus, a de plus identifié quelques types supplémentaires qu’on observe dans le bâti — les maisons à chbeck et alou³ — qui dérivent de l’édification intensive des lotissements résiduels de l’îlot urbain.

Aujourd’hui la maison urbaine introvertie ne correspond pas aux exigences de la demande de logement, qui cherche dans la Casbah une offre résidentielle de très bas niveau, en utilisant pour habitation n’importe quelle pièce ou espace disponible. Dans le but de révitaliser le patrimoine du quartier, une demande d’installation articulée et pourvue de capacité de dépense se rend nécessaire. Une politique visant seulement à la récupération des logis à loyer modéré et à l’installation des équipements adéquats peut obtenir des résultats seulement ponctuels, dont la surface réduite sera accablée par la dégradation générale de l’habitat.

Dans le but de sa survie et pour être revitalisée, la maison urbaine introvertie a besoin d’un fort élan culturel, lui attribuant la valeur d’élément primaire de l’identité citadine et nationale et, en même temps, la valeur d’un modèle d’habitation désirable.

---

[Diagramme: Plan du premier étage de la maison en impasse Khirdine 2]
Elastique de par sa disposition même, la maison maghrébine peut bien s'adapter aux standards de logement de la bourgeoisie aisée qui soutient aujourd'hui la réalisation de nombre de quartiers dans la périphérie d'Alger (Bir-khadem, Cheraga, etc.), composés de constructions pavillonnaires habités par une seule famille ou deux au maximum. On y peut de même loger maintes activités de service, y compris les hôtels.
Aujourd'hui on enregistre dans la Casbah les prémices d'une tendance à la réinstallation qui, dans le contexte actuel, peut s'avérer aussi dangereuse que l'abandon.
Quelques maisons traditionnelles sont réhabilitées ou radicalement réstructurées en utilisant la technologie du béton armé, d'après modèles de disposition et architecture dérivés de la construction spontanée de l'aire méditerranéenne: façades donnant sur l'extérieur, utilisation de l'espace de la cour par les pièces d'habitation, escalier à rampe double en béton armé, loges avancées sur la rue.

Au sujet des éléments de l'art de bâtir

Le début et la diffusion d'une tendance à la réinstallation, bien qu'elles soient souhaitables et plus encore une prémise indispensable à la rénaissance de la Casbah, peuvent se retourner en une condamnation définitive du patrimoine architectural de la médina.
La prévalence des matériaux pauvres dans la construction de la Casbah représente un handicap formidable par rapport à sa conservation. En Algérie, comme d'ailleurs dans tous les pays de la Méditerranée, la suprématie des techniques et des matériaux modernes dans le chantier a interrompu le processus de l'entretien continué, permettant aux centres historiques de garder leur physionomie et de «se transformer en se préservant».
Ce qui rend la situation particulièrement inquiétante c'est la différence très forte qui existe entre les standards contemporains dans le domaine de la sécurité et du confort et la technologie du bâti prémoderne algérien. Encore plus, c'est le caractère de la disposition structurelle des bâtisses, qui est très simple par rapport aux éléments de construction mais complexe par rapport au degré d'intégrations entre ses constituants.
La question des matériaux a été soulignée opportunément lors de l'analyse conduite par l'Unesco et par l'Atelier Casbah mais, au-delà de l'ensemble du problème, aucun résultat pratique et remarquable n'a été obtenu.
Les matériaux employés pour la construction des ensembles urbains des maisons maghrébines sont élémentaires. La maçonnerie se bâtit soit en pisé (mélange de terre marnée et débris), soit en briques. En élévation elle est pourvue de beaucoup de renforcements, liaisons et chaînages en longueur et en épaisseur — réalisés en bois ou en pierre de récupération — équilibrant le manque de soin qu’on observe dans l’appareil des rangées des briques et la faiblesse du mortier. L’épaisseur des murs en laterices dépasse rarement la largeur de deux têtes de brique (27-30 cm), tandis qu’on observe l’habitude de coupler deux (parfois trois) murs indépendants en parallèle, chacun de l’épaisseur typique, surtout dans les parois partagées par deux maisons limitrophes.

Les éléments sont les briques minces cuites ou séchées au soleil (la dimension typique oscillant autour de cm 26 × 12,5 × 3) murées avec du mortier de terre rouge argileuse, souvent pure, quelques fois mêlé à un peu de chaux. Les joints sont bien épais, de 3-3,5 cm environ. Mouvement par arcatures, plates-bandes, linéautes et enfacements, la maçonnerie est traversée à son intérieur par les tuyaux en terre cuite du réseau de récolte des eaux pluviales et par les conduits d’évacuation de la fumée des niches d’illumination creusées dans le mur même.

Au rez-de-chaussée et dans les angles, la maçonnerie mixte en pierre (tufr), briques et pierraille est fréquente, utilisant souvent des gros moellons de pierre de récupération.

Les voûtes, en berceau dans les vestibules et d’arête dans les rez-de-chaussée et dans les portiques, utilisent les mêmes éléments de la maçonnerie en briques.

En général elles sont bâties à l’appareil de briques en couteau et leur construction suit deux phases: un commencement de saillie, dès l’imposte et jusqu’aux reins, c’est la continuité de la maçonnerie des murs, tandis qu’on appelle voûte proprement dite sur l’ouverture ainsi réduite, à l’aide d’une charpente relativement légère. C’est la même technique de bâtir qu’on reconnaît dans l’élément typique de l’architecture algéroise: l’arc tronqué des west-ed-dar².

Les planchers en bois, utilisés pour la couverture des portiques, des galeries et des chambres d’habitation, sont bâts d’habitude avec un ourdisse simple de solives ou de poutres plutôt minces, à cause de la figure rectangulaire des pièces, qui offre au moins un côté de largeur réduite. Avec les poutres encastrées sur toute l’épaisseur du mur, les planchers des pièces voisines sont decalés en hauteur de la mesure de la poutre même: une précaution constructive qui assure une bonne continuité de la maçonnerie entre les étages et qui, suivie par un décalage conséquent dans le sol, offre l’inspiration du motif architectural des marches qui marquent le passage entre les pièces.

Les planchers les plus répandus sont de deux types. Le premier, le plus ordinaire, se compose de rondins de thuva écocrés, qui soutiennent un voulage de planches ou — variante rustique — une couche de branches ou de roseaux. Le deuxième est le plancher de solives écarries, parfois chantournées.

Les deux types sont rapprochés par la présence au-dessus du plafond d’un remplissage épais, composé de pierraille, débris et terre rouge, dépourvu de chaux. Il s’agit d’un élément typique de l’art de bâtir pré-moderne, qui accompagne l’élasticité des poutres en assurant l’isolation thermique et acoustique.

Au dessus de l’hourdis le dallage, posé sur une couche mince de mortier de terre mêlé à chaux, est d’habitude un carrelage de tomettes hexagonales ou octogonales ou de dalles en marbre (aux mêmes formes). Ce dernier dans la cour étant presque la règle.

Les enduits, formés en général de deux couches de mortier (parfois trois dans les maisons plus riches) sont composés en mortier de terre et chaux, avec une ajouté de sable sporadique et variable.
Leur finition est assurée par un Blanchissement de chaux qui doit, pour les parois donnant à l'extérieur, être renouvelé chaque année ou tous les deux ans.

Les portes et les fenêtres sont une composante essentielle de l'architecture de la médina, et chacune selon la fonction qu'elle remplit (porte de la maison, portes intérieures etc.) obéit à un type de construction différent.

Les portes intérieures sont divisées en deux vantaux à ouverture extérieure, doublés souvent par deux vantaux mineurs supplémentaires, joints aux principaux par des charnières à anneaux entrelacés. Les portes, se dressant juxtaposées au murs, obéissent au principe de l'indépendance entre la maçonnerie et le châssis, ce qui fait qu'on ne doit pas craindre la variabilité entre les mesures de la porte et de l'ouverture, typique des châssis murés à l'européenne. C'est pourtant que la menuiserie des vantaux peut s'agencer selon une ornementation au schéma géométrique rigoureux, reliant en proportion largeur et hauteur par rapport aux combinaisons d'un carré de base.

Les montants verticaux du cadre de la porte se prolongent par un pivot inséré en bas dans l'épaisseur du pavememt et en haut dans un modillon en bois encastré dans la maçonnerie, tandis que la butée inférieure se fait en général contre la marche qui monte de la galerie à la chambre, suivant le décalage entre les planchers.

À la simplicité des matériaux s'opposent les astuces d'exécution élaborées par l'évolution séculaire de l'art de bâtir. La conception structurelle des bâtisses s'inspire à la légèreté, à l'élasticité, à la solidarité entre la maçonnerie et les planchers, à la collaboration entre édifices voisins. La maçonnerie animée par liaisons et chainages; la fréquence des murs transversaux; l'encastrement des poêles dans toute l'épaisseur du mur; l'utilisation des poêles sablières: la liaison entre les arcs du portique et des galeries par les tringles porte-objets (pas en fonction de chaînes mais d'étanchéité); l'appui mutuel entre les édifices assuré par des arcs d'étanchéité malgré les ruelles sont quelques règles que les maîtres maçons (maalem) ont sélectionné et qui font de la médina entière une «formation» organique de matériaux et d'éléments dont la construction, la disposition et l'ornementation se mêlent dans une unité qu'il est difficile de crier.

Dans ce contexte, l'impératif contemporain de la consolidation structurelle réalisée par les techniques utilisées d'habitude en Europe, provoque souvent une crise de l'équilibre délicat qui règle...
les maisons traditionnelles. La consolidation s'avère efficace au coût d'une substitution presque intégrale des structures d'origine.
La recherche de la rigidité des parois et des planchers à l'aide du béton armé est très discutée. La maçonnerie liée par mortier de terre est allergique aux lavages qui précèdent les injections de béton et peut être seulement enfermée dans une cage en béton armé, comme on a mis en œuvre dans le chantier du «Bastion 23»16. Le corollaire du remplacement des planchers suit par conséquence les modifications radicales apportées à la maçonnerie.
L'insertion des matériaux modernes déclenche un cercle vicieux qui mène à la substitution: les maison «réformées» étant des mauvaises voisines pour les maisons du milieu pré-moderne, au point d'en favoriser l'écroulement.

La récupération de la Casbah

Il n'est pas encore possible de prévoir, dans le contexte général du pays, si la Casbah peut faire confiance à un éventuel développement social et économique qui puisse en favoriser la valorisation ou si, au contraire, l'ancien quartier n'est pas plu-
tôt destiné à une ultérieure marginalisation, malgré la mise en oeuvre de remarquables interventions dans deux pôles de l'ancienne médina: le noyau monumental de la forteresse et le «Bastion 23», le lambeau de la ville historique qui survit à côté de la mer.
Quelle que soit le conjoncture prochaine, on a jugé utile de proposer quelques points concernant la préservation de la Casbah d'Alger et, plus particulièrement, la façon de faire démarrer et de conduire une initiative de revitalisation du modèle d'installation habitative, soit dans le domaine de l'ensemble du quartier, soit dans le domaine de la maison.
Le premier point, de l'ordre de la politique urbaine, concerne la constitution d'une autorité qui soit entièrement consacrée à l'intervention dans le centre historique d'Alger. Cette autorité devrait compter sur des pouvoirs vastes et tous azimuts dans les domaines de la planification, du contrôle des événements en cours et de la conduite des chantiers. Cette autorité doit correspondre à une structure multidisciplinaire et autonome, pouvant conduire les recherches nécessaires, et dans le même temps se charger de la tâche d'une action directe17.
Le deuxième point concerne l'activité en matière
de projet d’urbanisme et d’architecture pour la revitalisation du quartier.
On évoquera seulement la nécessité de donner un nouveau visage au centre-ville, là où les démolitions du plan Socard ont été les plus marquées et en même temps incomplètes, c’est à dire dans le « quartier de la Marine », du côté de l’îlot Lalahoum. Il s’agit d’une action difficile de récupération d’urbanisme qui aura la tâche de reconstituer le coteau de la colline de la Casbah et aboutir à la coexistence entre le bâti pré-moderne qui survit, les bâtisses contemporaines et celles qui sont en train d’être complétées, prenant en charge la valorisation des vestiges de l’îcosium romaine à l’intérieur de l’îlot Lalahoum.
Le point crucial, pour nous, est celui de l’élaboration de modèles de révitalisation de la maison citadine, pour adapter ce type d’habitat, flexible de par sa constitution même (surtout par l’ampleur des espaces de distribution multifonctionnels) mais fragile dans sa technologie, aux exigences des modes d’utilisation contemporains.
À la aide de la préparation de projets et de leur mise en œuvre, il faut que l’on élabore quelques types de réutilisation fonctionnelle de la maison introvertie, qui seront proposés dans le but d’orienter l’initiative individuelle et privée vers des modèles d’installation convenant aux édifices de la médina. Les fonctions à proposer devraient constituer les catégories porteuses d’une activité de la récupération massive que l’on souhaite et, premièrement, habitation plurifamiliale; activités tertiaires et services privés; équipements publics avec affluence limitée.
Il est evident que ces modèles de transformation d’usage des bâtiments seront inspirés à critères d’intervention conscients de la valeur culturelle de la maison maghrébine considérée soit dans son caractère d’organisme, soit par rapport aux éléments singuliers de sa composition et de sa décoration.
Un point crucial est celui de l’élaboration des modèles pour l’installation des réseaux d’équipement qui apparaissent convenables par rapport aux fonctions proposées (alimentation et éloignement des eaux, gaz, électricité, et de plus climatisation).
Le troisième point concerne la nécessité de renouer le fil entrecoupé de l’art de bâtir propre à la Casbah. C’est nécessaire et urgent d’entrainer une activité de relevés, d’analyse et d’expérimentation sur les matériaux et les éléments de construction de la bâtie pré-moderne: un « projet de la connaissance technologique » qui vise deux réalisations complémentaires.
La deuxième est celle de la promotion au degré de biens culturels, dignes de préservation, des matériaux et des éléments de construction pré-modernes, qu’on doit soustraire de la zone d’ombre et de pauvre considération où la mythologie du « nouveau », encore si vivre dans le pays, les a confinés.
La médina algéroise est l’exemplification excellente d’un centre historique qui s’impose en tant qu’organisme. L’agrégat des cellules élémentaires, des éléments de construction et des matériaux, similaires par leurs techniques et scarcellément evolutifs par leur architecture, s’impose sur l’ensemble des individualités architecturales des édifices.
Flexibilité d’association entre les cellules élémentaires et longue durée des formes architecturales, des techniques et des matériaux sont les cachets typiques d’une architecture de maçons qui demande un projet général d’entretien.
La conservation de la Casbah dans le domaine de l’urbanisme et la révitalisation de la construction traditionnelle sont entrelacés bien plus qu’il n’apparaît au premier regard. La préservation du centre historique comme un ensemble unitaire demande un degré d’intégration entre la préservation de la typologie des édifices et la ré-proposition des techniques de la construction et des finitions pré-modernes, prises en tant qu’éléments intégrés dans un organisme culturel.
Le pari que l’on doit accepter consiste à associer le futur de la Casbah à la reprise de l’art de bâtir pré-moderne, pour diffuser une culture de l’entretien et de la « restauration structurelle » soutenue par une génération de techniciens capables de dialoguer avec les bâtisses dans leur propre langage d’architecture et de construction.

Francesco Giovanetti


6. Il s'agit des «constructions européennes bâties sans goût et élévees sans mesure a des hauteurs téméraires», de qui fait mention F. Chasseriau en 1858 (cf. F. Cresti, cit., p. 23).


MATERIAUX ET ÉCHAFAUDAGE DE L'ARC TRONQUÉ

STRUCTURE DU PLANCHER EN BOIS. A. RONDINS. B. VOLIGEAGE DE PLANCHES. C. PIERAILLE ET TERRE. D. CARRELAGE. E. ENCASTREMENT SUR TOUTE LA LARGEUR DU MUR.

78


12 Cette idée, chez Cotereau, dérive d'une intuition organique de la maison mauresque. Cf. Cotereau, *cit.*, p. 541: « *La maison de ville, dans sa composition d'âme, parait ainsi à l'étroit. Les rues, les bâtisses voisines l'empêchent de s'épanouir. Qu'on la tranplante par la pensée à la campagne, il se passera en architecture le même phénomène qu'en horticulture. La maison s'épanouira, elle deviendra une ville. Urbaine, elle restait une forme imparfait, il lui a fallu le plein air... Tout cela en théorie, bien entendu, et sans aucune prétention à un classement chronologique: il est tout aussi possible que la maison de la ville soit une ville étiolée.»

13 Cf. Atelier Casbah, *cit.*, pp. 43-55. Le type « chbéké » dérive son appellation de la petite cour couverte donnant air et lumière aux pièces. Le type « aoula », utilisant une surface très réduite et très développée en hauteur, se tète en général sur un rez-de-chaussée destiné au public; il est desservi par un escalier à jour, et dépourvu de cour, reçoit la lumière directement par la rue.


16 En 1992 on est en train de compléter, par l'initiative de l'Agence Nationale d'Archéologie et de Protection des Sites et Monuments Historiques, la rédaction d'un ensemble de bâtiments de la base Casbah qui a survenu, isocèle du corps de la médina, aux démolitions du plan Socar. L'ensemble a pris sa dénomination d'après la numération donnée par le Génie militaire aux fortifications des remparts de la ville. La récupération du « Bastion 23 », en origine destiné à la démolition, a été confié à l'entreprise italienne SCI-MBM, et s'est chargée de sa valeur (plutôt symbolique que réelle) du démarrage de la récupération de la Casbah. De plus on a entrainé la restauration du complexe monumental de la forteresse de la Casbah.

17 Cette situation existait virtuellement dans l'Ofric (Office d'intervention et de Reglementation d'operation d'Aménagement sur la Casbah d'Alger), l'organisme créé en 1985 qui a hérité du projet d'Unesco et de l'Atelier Casbah, achevé en 1989, mais les tâches de l'Ofric sont restées limitées et seulement opérationnelles.